



OLAFUR ELIASSON À VERSAILLES

Pour fonder sa puissance, Louis XIV voulait tout voir – et se voir tout le temps dans les yeux de sa Cour. L'art démocratisé du Dano-islandais Olafur Eliasson aime lui que chacun puisse faire l'expérience de « se voir voyant ». Amplifiant miracles et mirages, ses dispositifs disséminés dans les jardins et dans le château du Roi redoublent et dédoublent les jeux de miroir et de pouvoir qui produisirent et furent produits par l'absolutisme *un* de Versailles.

PAR TOM LAURENT

DOSSIER

LES PORTES D'EDEN

LES POUVOIRS MIROITANTS

Olafur Eliasson

CHÂTEAU DE VERSAILLES

DU 7 JUIN AU 30 OCTOBRE 2016

Commissariat : Alfred Pacquement

Your sense of unity, 2016, feuille de miroir, plaque de cuivre, LED, bois, peinture noire, acier, plastique, poste de contrôle, 512 x 270 x 466 cm. Palais de Versailles, 2016. Courtesy de l'artiste, neugierremschneider, Berlin et Tanya Bonakdar Gallery, New York.

«Le corps de pierre architectural de Le Vau dissimule une véritable machine d'illusions : une ontologie du rien et de l'éphémère», écrit Christine Buci-Glucksmann pour situer le travail d'Eliasson. Corps imaginaire et en représentation constante d'un roi autoproclamé Soleil, Versailles en est également la prothèse, «l'œil omnivoyant du Prince». Olafur Eliasson, dont l'installation monumentale *The Weather project* (2003) montrait qu'un grand soleil artificiel pouvait unifier l'espace et fédérer les corps en une libre chorégraphie collective, une fois réfléchis par le truchement de miroirs surplombant le vaste hall de la Tate Modern, a compris que la nature des êtres est bien plus ample quand elle est reflétée. Dans la Galerie des Glaces, où 17 miroirs de Venise invitent en écho les vues de 17 portes en arcades et où «l'extérieur envahit l'intérieur», Eliasson a installé une vaste structure «miroirique» renvoyant les images démultipliées de ceux qui arpentent le palais. Si Michel Foucault estimait que le miroir lie corps, savoir et pouvoir dans *Surveiller et punir*, Eliasson propose d'en partager la surface afin d'éclipser le pouvoir d'un seul. Au cœur de la demeure baroque d'un Louis XIV affirmant, tout jeune déjà, que «l'État c'est moi», *Your Sense of unity* fragmente l'identité souveraine de tous les sujets dans l'infinité de ses reflets. Et renvoie le décor à une image mouvante, sans dessus-dessous, sans fond, quand *The Curious Museum* rapatrie l'architecture du Salon d'Hercule en elle-même, grâce à une façade artificielle installée en vis-à-vis, où le regard se replie sur le fait de regarder sans rien perdre de son excitation. Dans *Solar Compression*, l'astre «compressé» dans des miroirs convexes ouvre un espace tiers, falsifiant l'unité de la Salle des Gardes du Roi pour contenir tous les soleils et toutes leurs éclipses dans un reflet passager.

Olafur Eliasson rappelle ainsi que «la cour était à Versailles un lieu d'observation constante – de soi-même et des autres – où les strictes normes sociales de l'époque étaient maintenues au moyen d'un réseau de regards», sans négliger de s'interroger sur ce que ce «réseau» devient à l'ère où chacun serait roi. Pour inscrire son œuvre dans des jardins qui disent tout de la volonté d'une maîtrise de la nature, l'artiste a donc lu avec attention les directions données par Louis XIV à son propre usage pour en arpenter les parterres, bosquets et fontaines en jouissant du spectacle des eaux, des airs et de sa propre puissance. Reprenant l'esprit du caché et du visible que Le Nôtre avait insufflé au lieu, *Fog Assembly* introduit dans la rectitude perspective du plus aboutie des jardins «à la française» les formes tumultueuses d'une nuée, non sans rappeler les sculptures de brouillard de la Japonaise Fujiko Nakaya, qui les déploie depuis 1970 en affirmant «l'atmosphère est le moule, le vent est le burin». Eliasson – qui a ramené du Groenland des moraines censées fertiliser leur lieu de destination, à savoir au Bosquet de la Colonnade – voit sans doute sa verve écologique malmenée par le brio du jardinier du Roi, mais il réalise sur le Grand Canal l'un de ses rêves, ainsi qu'il l'écrivait à l'Ambassadeur d'Angleterre : «C'est d'un beau naturel de voir tomber une rivière d'une chute d'eau étonnante». Porté par une grue, visible depuis le Château, couronnant l'ensemble sculptural du char apollonien emblème du Roi et tractant le Soleil, le génie de *Waterfall* n'est tant pas cette grande chute que le fait que ce flot monte si haut. Car dans le reflet des eaux calmes – dont la quiétude a fait entrer les jeux d'optique dans les jardins pour refléter l'architecture majestueuse des bâtiments, la frondaisons des arbres ou le passage indolent des nuages – se jouent nos fascinations : Bachelard a bien vu dans *L'Eau et les rêves* (1942) la façon dont les miroirs d'eau naturalisent les images. Et les nôtres se mêlent à celle des eaux sans haut ni bas en un théâtre à l'unisson des artifices de Versailles. ■



Deep mirror (yellow) / Deep mirror (black).

2016, miroirs, ampoule monofréquence, aluminium, acier, bois, peinture blanche et noire, poste de contrôle, 445 x 180 x 90 cm. Palais de Versailles, 2016. Courtesy de l'artiste, neugerriemschneider, Berlin et Tanya Bonakdar Gallery, New York.

Waterfall. 2016, grue, eau, acier inoxydable, tuyaux, ballas, pompes, 445 x 180 x 90 cm. Palais de Versailles, 2016. Courtesy de l'artiste, neugerriemschneider, Berlin et Tanya Bonakdar Gallery, New York.

